

LE NOM DU PÈRE DANS L'ÉCRITURE DE JEAN SÉNAC

Hania AKIR
Maître de conférences, Sciences du langage
Département de Français
Faculté des Lettres et des Langues
Université de Béjaïa

Résumé

Notre contribution vise à mettre en évidence l'omniprésence du « nom du Père » dans l'écriture de Jean Sénac, hanté par le mystère de son ascendance paternelle. Ce drame de l'absence du père est à l'origine de cette écriture dans laquelle se révèlent des Pères symboliques ainsi que des jeux du signifiant, montrant ainsi que le langage demeure l'univers où le Père est recherché. Consciemment ou inconsciemment, Sénac utilise « le père » comme prétexte pour produire une écriture qui se substitue au père manquant. Cela vient confirmer l'idée que le nom du père absent est celui qui ne finit jamais de s'écrire.

Mots-clés : Nom du Père, écriture, langage, inconscient, jeu du signifiant.

Abstract

The aim of our contribution is to highlight the omnipresence of the name of the Father in Jean Sénac's writing, haunted by the mystery of the identity of his father. This tragedy of absence of the father is the origin of this writing in which show themselves symbolic Fathers as well as games of the signifier, so showing that the language remains the universe where the Father is looked for. Consciously or unconsciously, Sénac uses « the father » as pretext to produce a writing which substitutes itself for the missing father. It comes to confirm the idea that the name of the absent father is the one which never stops to be written.

Keywords: Name of the father, writing, language, unconscious, game of the signifier.

Dans le présent article, nous nous intéresserons à la présence du Père dans les textes de Jean Sénac, à savoir son roman, *Ebauche du Père – Pour en finir avec l'enfance* (désormais *EDP*), ainsi que ses Œuvres poétiques (désormais *OP*). Notre travail vise à déterminer l'importance de la place occupée par le nom du Père dans l'écriture de Sénac, en postulant que le père absent est, pour une part notable, à l'origine de cette écriture et qu'il en est également le principal objectif. Le père, objet de la quête constante de Sénac (né sous le sceau de l'inconnu), est au fondement de son écriture, reflétant ainsi son obsession identitaire. D'une part, l'auteur-narrateur cherche à se créer des Pères symboliques dans ses textes, et d'autre part, à montrer, que le père absent est la source de l'écriture dans laquelle s'exprime manifestement la tragédie de cette absence. Sénac laisse entrevoir, de manière plus ou moins consciente, le souci de combler la béance de l'absence du père par une production de signifiant.

Cette omniprésence du Père dans l'écriture nous amènera nécessairement à considérer la question de la fonction symbolique du père, et à envisager le « Nom-du-père » tel qu'il est entendu par Lacan, c'est-à-dire, non en tant que nom propre, mais en tant que « fonction, garant de l'ordre symbolique et de la Loi » (Bénard, Léonard et Nardout-Lafarge, 8).

Pour Lacan « l'homme est, dès avant sa naissance et au-delà de sa mort, pris dans la chaîne symbolique. » (1971, 20) La symbolisation du besoin du père réel, créateur et puissant ressort dans l'écriture de Sénac. En se cherchant un père qui serait grand et courageux, l'auteur-narrateur s'est forgé des sortes de tuteurs et a tenté de satisfaire ainsi le besoin qui a tourmenté et dominé toute son enfance. L'introduction dans ses écrits de personnages chargés de prestige religieux, littéraire ou historique, auxquels il attribue la fonction de père, laisse supposer qu'il ne pouvait lui-même, en tant que sujet, se réaliser sans intégrer dans son « drame » un mythe à valeur humaine étendue ou même à valeur universelle.

Lacan (1966, 157) explique que le nom du père est le support de la fonction symbolique, parce que la personne du père s'identifie à la figure de la loi. Le meurtre du père, drame inaugural de l'humanité fait que « le vrai père, le père symbolique, est le père mort » (Lacan, 1971, 21). D'ailleurs, le point de départ des réflexions de Freud est sa réponse à la question « qu'est-ce qu'un Père ? » : c'est le Père mort. Lacan s'arrête à cette réponse qui, a priori, peut sembler sans intérêt pour la reprendre sous le chef du Nom-du-Père : le signifiant du Père, en tant qu'auteur de la Loi, est lié au meurtre du Père, donc à sa mort. Le Père symbolique, qui est par conséquent le Père mort, représente alors cette Loi.

Cependant, même si le narrateur-auteur demeure marqué par l'image du Père primordial, en observant le rapport de son père biologique à la Loi, il ne peut que constater un paradoxe, car, dans son cas, la figure paternelle aux effets destructeurs, loin de revêtir la fonction de législateur, perd son autorité et se trouve en posture d'insuffisance, de démerite et de fraude ; cela entraîne chez le narrateur la forclusion du Nom-du-Père et l'exclusion de la fonction de celui-ci dans le signifiant.

En recevant un faux-nom d'un faux-père confirmant l'absence du vrai nom et du vrai père, l'auteur-narrateur reçoit l'authentification du néant de l'existence. Le mystère paternel qui résulte de la négation de la paternité s'est construit à partir de l'abolition implicite du signifiant du nom propre de ce vrai père. Dans le fond, l'auteur-narrateur sait qu'avec un faux-nom il est un sans-nom, et cela l'affecte au plus haut point. Il part de l'idée que le Père est le représentant originel de l'autorité de la Loi, pour évaluer l'image de son propre père qui alors n'est autre que celle d'un père indigne ; ce qui expliquerait vraiment que le Père souhaité soit le Père mort.

Par ailleurs, Lacan (1975, 179) fait remarquer que la relation père / fils pèse aussi lourd dans l'ordre humain que sur le plan de la génération charnelle qui unit l'un à l'autre. À ce sujet, on remarque que la fonction procréatrice du père est particulièrement mise en avant dans les textes de Sénac, lui qui a été engendré par un père dont le rôle s'est finalement limité à la procréation : « Le Père nomade a fui encore tout moite de son sperme » (*EDP*, p. 18). Mais il faut bien se rendre compte que la paternité (ou plutôt l'absence de paternité) attribuée à un père mystérieux constamment évoquée dans ces textes est conditionnée par le langage, par le signifiant. En fait, la paternité est toujours une notion symbolique ; la preuve en est que la paternité peut être attribuée à un esprit qui se serait manifesté à la femme et qui, dans certaines religions, est invoqué comme le Nom-du-Père et dont la fonction est à trouver dans la Bible. À ce propos, Lacan (1971, 72) confirme que l'attribution de la fonction de père n'est l'effet que d'un pur signifiant, d'une fonction symbolique, et non d'une reconnaissance systématique du père réel : « nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort, mais sans signifiant, personne, de l'un ni de l'autre de ces états d'être, ne saura jamais rien ».

L'absence du père réel justifie la présence du signifiant, c'est-à-dire que c'est la carence paternelle qui fait naître le discours sur le père. Le défaut du Nom-du-Père ouvre la voie à une production intense du signifiant. Dans cette optique, le signifiant a un rôle primordial, car dans le discours, les signifiants qui se répètent sont le reflet de l'inconscient.

12

1. Les pères symboliques

D'après Lacan, la carence paternelle pousse le sujet à se lancer dans une recherche tâtonnante de figures paternelles (ex. : « le père tonnant, le père débonnaire, le père tout-puissant, le père humilié, le père engoncé, le père dérisoire, le père au ménage, le père en vadrouille » (Lacan, 1971, 96)) ; cela semble se confirmer pleinement dans l'œuvre de Jean Sénac qui abonde en constructions référant au « père » et dont le classement nous fait aboutir, de manière incontournable, à six types de « pères symboliques » : le père absent, les pères de substitution, le père spirituel, le père religieux, les pères ancestraux, les pères historiques.

1.1. Le père absent

Les énoncés suivants mettent en relief le père absent, « le père qui n'est pas » et qui, justement parce qu'il n'est pas, a marqué l'enfance et la vie de l'auteur-narrateur, de manière beaucoup plus puissante que s'il avait été présent. Ce père absent est considéré comme un père symbolique, car c'est précisément son absence qui le fait exister si intensément et le rend tellement présent dans l'esprit de son fils, comme le montrent les énoncés ci-dessous :

(1) « Mère inavouable et chérie, [...], tu secouais tes sequins dans la poussière du Père en fuite ».

(*EDP*, p. 164)

(2) « Les lèvres (lavées de la mort) gorgées de mots

Elles donneront naissance aux fils multiples de la race

sans Père ». (*OP*, p. 541)

(3) « Savoir, ce serait posséder le Père quand il nous fait si cruellement défaut ». (*EDP*, p. 17)

(4) « Ô face pavée du Père

des siècles entre nous

pourrissent ». (*OP*, p. 215)

(5) « Père de lents couteaux nous insultent sans vous ». (*OP*, p. 215)

À travers les cinq énoncés exemplifiés ci-dessus, l'auteur-narrateur fait le lourd constat de l'absence du père et met en évidence la fatalité de cette absence (ex : (2) et (3)), ainsi que les tristes et douloureuses conséquences qui en découlent (ex : (4) et (5)).

1.2. Les pères de substitution

Au cours de sa vie, Sénac (auteur-narrateur et personnage) a connu principalement deux pères de substitution : Alexandre Lassassin, durant son enfance, et Albert Camus, dans les débuts de sa vie d'adulte ; cependant l'un comme l'autre ont fini par sortir de sa vie pour devenir eux aussi des pères impossibles et absents.

(1) « Tous, on en avait marre de vivre sans homme, sans une force tranquille dans la maison, quelqu'un pour nous défendre. Un mari et un père. [...] Un père, tu te rends compte ? [...] On te disait : « Qu'il vienne ! On veut un papa. » [...] Mais il nous grondait. (Comme il avait raison !) Un jour il nous corrigea ». (*EDP*, pp. 33-34)

(2) « Il m'appelait : « *Hijo* ! »¹ Oui, un Père terrible ». (*EDP*, p. 72)

(3) « Ô Père, pourquoi m'ouvrir les yeux, si c'est pour ne me montrer que les ruines romaines et les malentendus ? » (*EDP*, p. 72)

(4) « Père ennemi ». (*EDP*, p. 72)

Dans l'extrait (1), il est question d'Alexandre Lassassin, fiancé de la mère de Sénac à une époque, et dans les extraits (2), (3) et (4), d'Albert Camus, mentor et « père littéraire » de Sénac qui devint par la suite « le fils rebelle »² ; si étant enfant, la rupture de Sénac avec Alexandre Lassassin fut une conséquence de la rupture de celui-ci avec la mère de Sénac et donc indépendante de la volonté de ce dernier, la rupture de Sénac avec Albert Camus résultait de leur grand différend politique au sujet de la guerre d'Algérie. D'ailleurs, il serait peut-être utile de rappeler qu'il n'est pas rare qu'une relation père / fils soit caractérisée par des divergences d'idées entraînant bien souvent des situations conflictuelles.

13

En fait, on considère que ces énoncés montrent de manière claire que Sénac semble dans l'impossibilité de « garder » ses pères de substitution (même ses pères de substitution ! serions-nous tentés de dire), qui finissent alors par le fuir ; le père est décidément toujours un père absent. Pourtant, il faut bien se rendre compte que, dans le fond, la perte de ces pères résulte du refus de Sénac d'obéir à une forme d'autorité. En effet, Sénac renonce au père parce que ce père est celui qui veut imposer sa loi ou ses idées : Alexandre Lassassin est celui qui tente d'imposer une certaine conduite à Sénac enfant et à sa jeune sœur, au sein du foyer familial, et Camus, celui qui condamne le terrorisme algérien pendant la guerre d'Algérie. Ainsi, un peu comme dans la « horde primitive » dont Freud dressa le tableau, le père disparaît parce que l'on n'a pas voulu se soumettre à son autorité.

Du reste, nous tenons à souligner que Jean Sénac est devenu lui-même par la suite un « père de substitution », un père symbolique, transcendant ainsi la fonction procréatrice, puisqu'il adopta celui qui devint *Son Fils*, Jacques Miel, et pour lequel il demeura toujours présent, contrairement à ses pères à lui (père biologique ou pères de substitution) : « Jacques, mon fils. Et parce qu'il était Mon Fils... » (*EDP*, p. 42). On ne peut s'empêcher de voir dans cette adoption une réaction à son propre destin et une façon, d'une part, de s'élever contre l'idée du père absent, et, d'autre part, de montrer que la fonction de père n'est absolument pas réservée au géniteur.

1.3. Les pères ancestraux

Les extraits suivants, dans lesquels le terme « pères » prend le sens d'ancêtres, montrent qu'une fois de plus, dans son œuvre, l'auteur-narrateur manifeste son désaccord avec ses « pères » dont il conteste l'autorité.

(1) « Ô mes pères, pour nous qui avons pris racine dans ce peuple, comme vous vous trompiez, comme vous nous avez fait du mal ! » (*OP*, p. 270)

(2) « Mes pères ont imposé à ce rivage une civilisation de maîtres, privée de son honneur et de ses

¹ *Hijo* : « fils » en espagnol.

² Cette expression est extraite du titre de l'ouvrage de Hamid Nacer-Khodja, *Albert Camus – Jean Sénac ou le fils rebelle* (voir bibliographie)

vrais prestiges ». (*OP*, p. 269)

(3) « Qu'importe maintenant la haine ou l'indifférence de mes pères, puisque voici la vérité en route et que je marche dans ses rangs ». (*OP*, p. 270)

(4) « Oh, quand viendras-tu, rougissante, parmi le délire de nos pères et la terre remuée ». (*OP*, p. 237)

(5) « Alors, les tantes ont dit que c'était la malédiction parce que nous avons abandonné la religion de nos pères ». (*EDP*, p. 175)

Dans les extraits (1), (2), (3) et (4) l'auteur-narrateur fait référence aux aïeux des « pieds-noirs » venus s'installer en conquérants en terre algérienne, condamnant leur politique et leur mépris du peuple autochtone, devenu son peuple et auquel il se sent appartenir. Dans l'extrait (5), il est question du renoncement de la famille du personnage-narrateur à sa religion d'origine, le catholicisme « la religion de nos pères » pour embrasser le protestantisme. Ces énoncés révèlent ainsi que l'auteur-narrateur s'éloigne de ses pères en refusant d'épouser leurs convictions politiques ou spirituelles.

1.4. Le Père spirituel et le père religieux

Dans les énoncés suivants, le terme Père est utilisé pour désigner Dieu dans la foi chrétienne « Dieu le Père », ou encore un religieux au service de l'Église.

(1) « Tu crois l'appel du Père (du Fils Ou de quel Ange en toi ?) ». (*OP*, p. 531)

(2) « Et que le nom soit dit une fois pour toutes au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». (*OP*, p. 187).

(3) « Et nous, agenouillés sur ton lit, les mains jointes : «Notre Père qui êtes aux cieux...» ». (*EDP*, p. 166)

(4) « Oui, Notre Père qui êtes aux cieux. Mais, sur terre, comme nous étions seuls ! » (*EDP*, p. 175)

(5) « Dommage. Aujourd'hui je serais pasteur. Mon Père je l'invoquerais je saurais sa place je saurais où il est. Notre Père qui êtes aux cieux ». (*EDP*, p. 172).

(6) « J'aurais dû me mettre à genoux, crier : Père ! [...] J'avais trente ans, et devant ce gosse de vingt ans je n'osais même pas crier «Père» ». (*EDP*, pp. 92-93)

Les extraits (1) et (2) réfèrent à la première personne de la Trinité Chrétienne, tandis que les extraits (3), (4) et (5) réfèrent précisément à la célèbre prière chrétienne intitulée *Notre-Père* dont la première invocation est « Notre père, qui êtes aux cieux... ». Ces extraits montrent combien l'auteur-narrateur pâtit de l'absence de son père qui se traduit par la volonté de voir présent à ses côtés et sur terre, le Père spirituel dont la présence dans les cieux ne lui suffit pas, dans le sens où elle ne comble pas la place du père biologique restée vide. En outre, il est important de mentionner que l'énoncé (5) rappelle que le narrateur, en raison de sa situation d'enfant illégitime, n'aurait jamais pu, malgré sa vocation à l'époque, se faire prêtre ou pasteur ; il ne pouvait alors se défendre de penser que si cela avait été possible, il lui aurait été permis d'avoir un Père spirituel reconnu de tous. L'interdiction d'accéder à cette profession le privait donc du Père.

Dans l'extrait (6), il est question de la rencontre du narrateur avec un jeune prêtre qui involontairement le séduit, puis disparaît en le laissant dans un profond désarroi. Se trouvant abandonné par ce prêtre, donc par un père religieux, l'auteur-narrateur, est de ce fait, encore une fois confronté au départ du « Père », et partant à l'absence du Père, un Père qui en l'occurrence refuse de braver un interdit moral et religieux ; cet interdit constitue encore la cause de l'absence du Père, puisque le narrateur, rappelons-le, est né d'une relation et d'un amour défendus.

Quoi qu'il en soit, les six énoncés exemplifiés précédemment montrent que ni le Père spirituel, ni le père religieux ne répondent à l'appel de Sénac, du moins comme lui le souhaitait.

1.5. Les Pères historiques

L'expression « les Pères historiques » désigne, dans le passage ci-dessous, les révolutionnaires algériens de la première heure.

« Les Père Historiques se dressent. Ben Bella, Aït Ahmed, Boudiaf. Les Pères Historiques ! Krim Belkacem, Khider, Didouche, Ben M'Hidi, Ben Boulaïd, Bitat Rabah ». (*EDP*, p. 70)

Ces révolutionnaires semblent être les seuls « pères » que l'auteur-narrateur ne remet jamais en cause, les seuls aussi auxquels il ne reproche pas l'absence et auxquels il restera toujours fidèle. Ces « Pères » se sont insurgés contre la domination française en Algérie, contre l'ordre colonial établi, et donc contre la loi. Si en principe le Père représente la Loi, l'auteur-narrateur cherche peut-être ici à donner l'image de pères qui au contraire la transgressent et se révoltent contre celle-ci.

De toute évidence, l'ubiquité du père absent amène l'auteur-narrateur à s'en constituer une représentation et à se chercher d'autres pères qu'il met en avant dans l'écriture.

II. Portrait du père dans l'écriture

Si l'écriture de Sénac montre que celui-ci s'est cherché des pères dans la religion, dans la révolution algérienne, dans l'histoire de ses ancêtres, ou encore, parmi les rencontres faites dans sa vie privée, il faut quand même signaler qu'au sein de cette même écriture, il a principalement tenté de dresser le portrait de son père, à travers des réflexions qui nous ont permis d'en saisir les traits essentiels ; ceux-ci se trouvant disséminés tout au long de l'œuvre, nous les avons repérés puis rassemblés dans le paragraphe suivant :

Un père immense, un père au regard étranger, à la rude poigne, un père à la rude odeur, à l'odeur un peu fauve, un père nomade, qui rôde, qui remue sans fin comme une caisse de cafards, un père médiocre et boutiquier, un père qui écoute secrètement, un père aux allures de gouape, un père qui était le Mal, un père imaginé dans sa substance la plus noire, un père aux fils incestueux, un père terrible, injuste, impitoyable, un père immuable, un père impétueux, prodigue, un père inavouable, inconnaissable et incertain.

Toutes ces caractéristiques attribuées au Père, permettent de dessiner une « ébauche du père », préoccupation majeure de Sénac, puisqu'il en fait le titre de son roman ainsi que le titre de deux de ses poèmes (*OP*, pp. 195-215).

La question « Comment j'ai vu le Père alors ? » (*EDP*, pp. 97-98-99-101-102) qui se répète à cinq reprises dans le roman de Sénac prouve bien que la description que celui-ci présente de son père n'est que le fruit de son imagination. Les réponses à cette grande question furent tour à tour : « indiscutablement beau », « Beau, [...] souple et menteur », « lieu de Beauté et de Terreur », « Est-ce qu'on voit la Beauté ? Est-ce qu'on voit les Ténèbres ? Est-ce qu'on voit une Parole évidente comme le pain ? », « Le Mensonge, le Jeu, c'est à travers eux que j'ai vu le Père », pour finir dans une affirmation ultime qui semble être la réponse la plus juste et la plus vraie « Je ne l'ai pas vu ».

Ainsi, on voit clairement ici que l'élaboration de cette « ébauche du père » constitue un fondement essentiel de l'écriture de Sénac en apparaissant tout au long de ses textes, faisant l'objet de multiples constructions.

Le père étant le « morceau » qui manque à sa vie, Sénac, auteur-narrateur, surmonte l'absence du père dans l'écriture qui constitue pour lui une sorte de thérapie, de traitement par le signifiant : « ce roman [...] je ne l'écris que pour moi. Que pour affronter les autres au moi le plus profond » (*EDP*, p.18). Consciemment ou inconsciemment, Sénac utilise « le père » comme prétexte à la création littéraire; son choix aurait pu se porter sur autre chose que le père, car celui-ci est, dans le langage, un signifiant comme un autre, sachant qu'un signifiant peut en remplacer un autre pour combler une béance (écrire pour « se débarrasser du vide qui gémit en soi » (*EDP*, p.18)). L'écriture peut se substituer à tant de choses, et pour ce qui est de Sénac, on constate que celle-ci est un moyen de tenter de combler le vide du père manquant, source même de cette écriture. À titre d'exemples, voici quelques énoncés extraits de l'œuvre de Sénac qui révèlent que le père est non seulement source d'écriture mais aussi la principale motivation et l'objectif premier de celle-ci :

(1) « Est-ce le Père qui de sa canne écrit mon histoire la plus trouble ? » (*EDP*, p. 76).

(2) « Le Père rôde, impitoyable, il croise contre les mots, les saccage, leur donne une odeur de résine ». (*EDP*, p. 108)

(3) « Qu'ils soient archanges ou dominations les mots

N'ont pas la rude odeur du Père ». (*OP*, p. 502)

(4) « Je reviendrai sans cesse sur le Père. Il est ma soif et mon néant. [...] Le Père. Le Père qui n'est pas ». (*EDP*, p. 18).

L'image du père, constamment présente dans l'œuvre de Sénac, est à l'origine de l'écriture de celui-ci. Les quatre énoncés ci-dessus en sont des exemples caractéristiques. En fait, le père est à la fois partie intégrante

de la vie et de l'écriture de l'auteur-narrateur, puisque l'une comme l'autre révèlent que ce dernier, d'une part, s'est cherché des pères auxquels, bien souvent, il n'a pas pu accéder en raison de l'interdit que ceux-ci supposaient (le père religieux et le Père spirituel) ou de l'autorité qu'ils imposaient (Alexandre Lassassin et Albert Camus), et d'autre part, aspirait à être lui-même père (religieux ou adoptif).

En outre, il convient de signaler que la recherche du père et l'omniprésence de son image dans l'écriture attestent l'idée que non seulement le père absent (mort ou inconnu) est celui qui ne cesse pas de s'écrire, mais qu'il est aussi celui à qui l'auteur-narrateur ne cesse pas d'écrire :

(1) « Écrire, c'est toujours répondre à quelqu'un quand bien même ce quelqu'un serait le jumeau noir en nous qui se cache et nous persécute, exigeant de notre vigilance de perpétuelles mutations ». (*OP*, p. 447)

(2) « ... c'est à toi que j'écris, toi qui viendras peut-être un jour. Toi qui es peut-être mon père ». (*EDP*, p. 24)

(3) « Je jette ce livre comme un piège. Je dis au Père Inconnaissable : « Lis ! Lis ! » » (*EDP*, p. 104)

Si comme nous l'avons montré supra, le père est source, motivation et objectif de l'écriture, il constitue, par ailleurs, sans nul doute la tragédie et le drame de l'auteur-narrateur qui ne manque pas de l'exprimer à maintes reprises dans ses textes. Voici quatre extraits (parmi tant d'autres) où la « tragédie » de celui-ci apparaît clairement dans l'écriture :

(1) « ... sinon aurai-je une seule raison d'entreprendre ce livre, une seule raison d'ouvrir des plaies et de sécher du sang... » (*EDP*, p. 43)

(2) « Pour vivre nous avons dû ruser et nous mourons de ce roman qui saigne ». (*EDP*, p. 126)

(3) « Je crie, je n'écris pas ». (*OP*, p. 329)

(4) « Les mots dans mes doigts saignent ». (*OP*, p. 415)

On constate que, outre le portrait du père, dans l'écriture, s'affirme la souffrance de l'auteur-narrateur puisqu'écrire lui fait ouvrir des plaies, le fait saigner, crier ; son écriture, qui résume son combat, sa guerre, sa légende, porte incontestablement les stigmates de la misère et des épreuves endurées durant son enfance.

16

III. Le langage, l'inconscient et le nom du Père

À travers le présent article, nous cherchons aussi à montrer qu'il n'est pas possible de faire abstraction de l'importance que revêt le langage dans l'œuvre de Jean Sénac. En fait, à la manière de Jacques Lacan, les écrits de Jean Sénac laissent penser que c'est le langage qui fait exister le monde et les choses. Cette idée est pleinement affirmée par Sénac dans les énoncés suivants :

(1) « Ce sont les mots – cette chose de rien du tout – qui font le monde ». (*OP*, p. 528)

(2) « Nous sommes sauvés dans le langage ». (*OP*, p. 627)

(3) « Le langage est l'instrument le plus inouï d'exploration et de connaissance du temps ». (*OP*, pp. 447-448)

(4) « À nouveau le langage lui-même, inexpugnable [...] n'est-il pas roué de l'issue [...] L'homme ne serait-il qu'une condensation du langage ? Anatomie, atomisme du mot. Néant / Constitution, lieu d'écriture, ordalie, cercle, espace ». (*OP*, p. 628)

Jean Sénac, auteur-narrateur, « joue » avec les mots, plus précisément, avec leur signifiant et appelle cela les « ruses du langage ». Il y fait souvent référence dans ses textes ; les extraits suivants en témoignent :

(1) « J'admire les ruses du langage ». (*EDP*, p. 50)

(2) « J'étais né pour les ruses du Verbe ». (*EDP*, p. 100)

(3) « Les mots, [...] ils sont ce combat lui-même, cette frénésie, cette ruse, ce plaisir... » (*OP*, p. 526)

(4) « Ô camarades, citoyens, aidez-moi à vaincre mes ruses, [...] Et que ce soit vous qui traciez mon rêve au moment où ma main s'en va incohérente, littéraire, pour cerner je ne sais plus quoi ! » (*EDP*, p. 21)

Ce que l'auteur-narrateur, considère comme les « ruses du langage » n'est rien d'autre que le jeu du signifiant bien connu pour avoir fait l'objet des légendaires jeux de mots lacaniens. Dans les textes de Sénac, une profusion de ces jeux du signifiant a été recensée. En voici des exemples caractéristiques :

(1) « **Le cri vain**

l'écrivain

je ris mais je **constate**et pendant **qu'on se tâte**ils meurent ». (*OP*, p. 184)(2) « Quel **dé lia** nos cheveux ?Quel **dé lit a** sur la peauAvoué le sang suprême ? » (*OP*, p. 731)(3) « **T'as tout.****Tatoue.****Le vit****Le vit.****Tout fut****Touffu** ». (*OP*, p. 743)(4) « **Clairière.****Clair hier ?**

Ou

Claie : ris, erre !**Clef : ris, ère !** » (*OP*, p. 752)

Dans ces jeux de mots, le rôle des syllabes est déterminant ; et Sénac ne manque pas de le faire remarquer en mettant en évidence l'importance majeure des syllabes qu'il considère comme une clef des secrets, comme des éléments de vérité, des atouts essentiels, sans lesquels aucune formation phrastique, ni textuelle n'est possible :

17

(1) « De l'écriture, je suppose, de quelque mystère enfoui sous des syllabes... » (*OP*, p. 516)

(2) « Moi aussi je suis là [...] cherchant dans ma mémoire frivole les thèmes qui, projetant ma légende, répètent néanmoins à mi-voix mes syllabes de vérité ». (*EDP*, p. 17)

(3) « Qu'est-ce sinon le geste du poème ?

Tes jeux, tes sauts, sur les tripodes

Gravent les syllabes essentielles ». (*OP*, p. 458)

(4) « La syllabe que nous attendions pour lier nos phrases disjointes,

Remettre debout ce corps disloqué ? » (*OP*, p. 489)

Par ailleurs, dans ces jeux de mots ou « ruses du langage », le rôle de l'inconscient n'est pas à négliger. À ce propos, dans les cinq extraits ci-dessous, l'auteur-narrateur avoue écrire malgré lui, sans réfléchir, sans chercher à ordonner sa pensée, et que les mots d'eux-mêmes s'imposent à son esprit et à ses doigts :

(1) « La machine tape est-ce qu'on sait

Est-ce qu'on sait ce qu'elle tape ?

[...]

Est-ce qu'on sait (qui tape avec mes deux doigts

quel atome magnétise

quelle matière aimé (h) antise

quelle structure me tire à qui)... » (*OP*, p. 741)

(2) « Des mots, je les ai jetés sans savoir » (*OP*, p. 464)

(3) « Dans ce pays peuplé de nuit je ne choisis pas mes mots,
(ils viennent ». (*OP*, p. 367

(4) « Il n'y a pas de pensée. L'ordre de la pensée est un mensonge, un alibi pour ne pas désespérer, vertigineusement. [...] Cette pauvre maison de quelque mille mots dont nous devons nous suffire ! Dérisoire abri pour notre déluge. Nous sommes déluge. Ni ordre. Mais quelques phrases de guingois ». (*OP*, p. 523)

(5) « Comme notre conscience à ce train-là l'orthographe se décompose. Comen avon nou pu écrire ? Lé mo comen il zon marché ? Enfanse, comen dans la charogne tu a pu gardé mémoire du printan ? » (*EDP*, p. 178)

Force est de constater que des éléments originellement inconscients tels que le jeu des syllabes et le jeu du signifiant sont incontournables dans les écrits de Jean Sénac, nous estimons que nous devons prendre en considération ces éléments dans l'analyse des noms propres figurant dans les textes de Sénac, ne serait-ce que dans celle des noms les plus fréquemment utilisés et qui sont les suivants :

Dieu (95 fois), *Espagne* (42 fois), *Oran* (27fois), *Jacques* (25fois), *Jacob* (23fois).

Chacun de ces noms est porteur d'une symbolique toujours en rapport avec *le père* :

- *Dieu* est le Père spirituel : *Dieu le Père*.

- *L'Espagne* et *Oran* représentent la terre des pères, à savoir la terre des ancêtres de l'auteur-narrateur Jean Sénac : l'Espagne étant son pays d'origine et Oran sa terre natale dont le peuple est devenu le sien et auquel il appartient.

- *Jacques* est le nom du fils de Jean Sénac, donc le nom de celui par qui il devient lui-même « père » ; Jacques est celui qui lui permet d'accéder au « titre de père ».

- *Jacob* est le nom du patriarche biblique représentant de la nation d'Israël car il est le père de douze fils qui furent les ancêtres des douze tribus d'Israël. Jacob est aussi celui qui a subi un changement de nom (Jacob / Israël) et partant, de destin, un peu comme Sénac (Comma / Sénac)³.

18

Néanmoins, en affirmant dans sa poésie : « il y a longtemps que je n'écris plus au stylo mais à la bouche ! » (*OP*, p. 415), Jean Sénac accorde clairement la priorité au signifiant dont il met en valeur l'importance. La transcription phonétique des sonorités perçues permet alors d'aboutir à des énoncés divers. Sénac ajoute à ce sujet : « transcrire, c'est aussi déchiffrer, ordonner le message et lui restituer son feu » (*OP*, p. 748). En effet, la transcription phonétique des noms propres les plus fréquents, présentés dans cet ordre-ci : *Dieu, Jacques, Oran, Jacob, Espagne*, donne lieu à une réécriture qui apparaît dans l'énoncé suivant : « Dix yeux, jaco rend, jaco baisse pagne ».

Mais avant de nous arrêter à l'interprétation de cet énoncé, nous tenons à faire remarquer qu'en considérant qu'« il n'est pas de clairière plus ouverte que le mot » (*OP*, p. 474), que les mots sont « larges comme des tripodes » (*OP*, p. 517), en évoquant l'idée de « remettre à neuf les mots » (*OP*, p. 400) et de « fouiller dans les mots » (*OP*, p. 515), Sénac encourage le travail de réécriture et la recherche d'interprétations nouvelles découlant de la décomposition du signifiant et de sa réécriture, comme pour dire que les mots ne finissent jamais de s'écrire pour créer sans cesse des images nouvelles ; il confirme d'ailleurs cela en écrivant :

(1) « Qu'un mot s'accorde à un autre mot et le mythe met en place l'image à souffle continu... » (*OP*, p. 448)

(2) « Au périlleux du mot. Anéantie, l'image

Tourbillonne et nous recompose l'univers. Respirable ». (*OP*, p. 661)

Revenons à présent à l'interprétation qui peut découler de l'énoncé :

« Dix yeux, jaco rend, jaco baisse pagne »

D'abord, il faut mentionner que « le jaco » et « le pagne » font inévitablement penser à l'Afrique. Ensuite, on ne peut s'empêcher de faire le lien entre le jaco, réputé pour être le meilleur parleur de tous les perroquets, et l'oiseau auquel Jean Sénac fait référence dans ses poèmes :

(1) « Je crie entendrez-vous un fils au bord de l'âme

³ À sa naissance et pendant les premières années de sa vie, jusqu'au mariage de sa mère, Jean Sénac portait le nom de sa mère, *Comma*. Par la suite, le mari de sa mère lui donna son nom, *Sénac*.

plus fragile et bruyant que l'oiseau sur son mât ». (*OP*, p. 215)

(2) « J'écris c'est mon seul territoire

Ce sont chemins où vous passez

L'oiseau traqué de vos mémoires

Lisse ici ses ailes lassées » (*OP*, p. 510)

Cet oiseau auquel le poète semble se comparer peut être le jaco dont la mémoire est prodigieuse et qui est bruyant en raison de sa loquacité. Sénac, poète et auteur-narrateur, écrit et dénonce sans cesse tout ce qu'il voit autour de lui. C'est sa façon à lui de « baisser le pagne » de dévoiler les choses et de se mettre à nu (c'est bien pour cela que ses écrits sont qualifiés de strip-tease). D'ailleurs, dans les extraits de poèmes *infra*, il avoue ne porter que des loques (rappelant le pagne) et être nu dans le langage, à savoir tout dire et ne rien cacher :

(1) « Nu dans le verbe. Je suis

Une corbeille de loques... » (*OP*, p. 419)

(2) « Titubant ma besace de mots puante

Nu sous ma loque... » (*OP*, p. 614)

Très observateur des choses comme s'il avait « dix yeux », il « rend » c'est-à-dire qu'il « rejette » ou « crache » sans cesse les vérités qu'il voit; il écrit, dénonce, et donc, « parle interminablement » (*EDP*, p. 54), inlassablement, insatiatement, comme cet oiseau d'Afrique qui parle sans arrêt.

Ainsi, l'énoncé obtenu par la réécriture de la transcription phonétique des noms propres les plus fréquents de l'œuvre de Sénac, peut être résumé à ce qui suit :

Il observe (*dix yeux*), il parle crûment (*jaco rend*), il (se) dévoile (*jaco baisse pagne*).

Cela semble d'ailleurs en parfaite adéquation avec les idées de Jean Sénac convaincu que : « Le poète est condamné à tout dire, à avouer le monde, depuis le fœtus où tout fut gravé » (*OP*, p. 448).

19

Il demeure que c'est que le nom du père est omniprésent dans l'œuvre de Jean Sénac. En effet, d'une part, comme nous l'avons montré, l'auteur-narrateur s'est cherché des pères tant dans la vie que dans l'écriture ; en fait, le père absent constitue l'origine et l'objectif de l'écriture dans laquelle s'exprime particulièrement la tragédie de cette absence. D'autre part, par l'utilisation quasi-permanente, dans ses textes, de noms de « pères » ou « en rapport avec des pères » (*Dieu, Jacques, Oran, Jacob, Espagne*), lesquels noms une fois déconstruits ont servi à la formation d'un énoncé où semble s'affirmer une réalité qui est celle de la production du signifiant, l'auteur-narrateur prouve que le nom du père absent est celui qui ne finit jamais de s'écrire. Nous sommes ainsi fondés à croire que plus le père s'avère introuvable, plus l'envie de le retrouver, voire de le créer, dans l'écriture se manifeste chez l'auteur-narrateur. Etant obsédé par le néant du père, l'ombre de celui-ci apparaît jusque dans les méandres de l'écriture qui constitue « le terrain » sur lequel le père est pourchassé et harcelé, vainement, car le signifiant a beau chercher à combler l'absence du père, il n'y parvient jamais complètement. Le fait que ce père tant recherché demeure à jamais un mystère favorise la construction du mythe du père, de la tragédie du père. Plus le père est énigmatique, moins Sénac arrive à s'en défaire, prisonnier depuis toujours d'une image plus ou moins vague, qu'il cherche à cerner et à clarifier, afin d'arriver à s'en libérer. Le père incertain est désiré, imaginé, inventé, Sénac le fait exister dans l'écriture, parce que justement il veut en finir avec ce père qui, en brillant par son absence, a hanté toute son existence.

Bibliographie

BÉNARD Johanne, LÉONARD Martine & NARDOUT-Lafarge, Elisabeth. 1994. « Nom propre et roman : une problématique », in J. BÉNARD, M. LÉONARD & E. NARDOUT-Lafarge (dir.) : *Les noms du roman*, Montréal, Publications de l'Université de Montréal, pp. 5-20.

LACAN, Jacques. 1966. *Écrits I*, Saint-Amand, Seuil, 320 p.

LACAN, Jacques. 1971. *Écrits II*, Saint-Amand, Seuil, 260 p.

LACAN, Jacques. 1975. *Le séminaire livre I, Les écrits techniques de Freud*, Saint-Amand, Seuil, 320 p.

NACER-KHODJA, Hamid. 2004. *Albert Camus – Jean Sénac ou le fils rebelle*, Alger, EDIF 2000, 187 p.

SÉNAC, Jean. 1989. *Ébauche du père – Pour en finir avec l'enfance*, Saint-Amand, Gallimard, 180 p.

SÉNAC, Jean. 1999. *Œuvres poétiques*, Arles, Acte Sud, 832 p.